



## Cahiers du GRM

publiés par le Groupe de Recherches Matérialistes –  
Association

2 | 2011

La Séquence rouge italienne

---

# Mario Tronti et l'opéraïsme politique des années soixante

Résumé français

Michele Filippini

Traducteur : Andrea Cavazzini et Livio Boni



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/grm/227>

DOI : 10.4000/grm.227

ISSN : 1775-3902

### Éditeur

Groupe de Recherches Matérialistes

### Référence électronique

Michele Filippini, « Mario Tronti et l'opéraïsme politique des années soixante », *Cahiers du GRM* [En ligne], 2 | 2011, mis en ligne le 05 août 2010, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/grm/227> ; DOI : 10.4000/grm.227

---

# Mario Tronti et l'opéraïsme politique des années soixante.

MICHELE FILIPPINI

L'expérience politique et intellectuelle de l'opéraïsme italien peut désormais être à juste titre considérée comme faisant partie des « classiques » du marxisme du XXème siècle. Son legs pratique et théorique a été « socialisé » et fréquemment « ré-élaboré » par les luttes sociales et par les lectures dont celles-ci ont fait l'objet, en dépassant les confins de l'Italie et en contaminant d'autres contextes. De ce point de vue, l'histoire de l'opéraïsme est essentiellement une histoire victorieuse, sa fécondité en tant que « boîte à outils » théorique étant indéniable.

À côté de cette histoire, on en trouvera cependant une autre, souvent oubliée et mal comprise, mais tout aussi importante que l'histoire « théorique ». Cette histoire est l'histoire de l'opéraïsme *politique*, qui fut une dimension *essentielle* et *décisive* de l'expérience opéraïste italienne. Cette expérience, qui fera l'objet de notre texte, sera interprétée à partir du trajet politique et intellectuel de Mario Tronti. Si l'histoire de la *théorie* opéraïste est essentiellement une histoire de victoires, l'histoire de la *politique* opéraïste est en revanche l'histoire d'une défaite indéniable.

Nous considérerons l'*opéraïsme politique* comme une tentative, notamment de la part de M. Tronti, d'élaborer des stratégies politiques à partir des hypothèses théoriques et des expériences concrètes des luttes ouvrières des années 1960. Cette expérience commence en 1959 et finit en 1967 : les élaborations théoriques ultérieures de la part des protagonistes, bien qu'elles prolongent à certains égards cette expérience-là, n'ambitionneront plus de s'imposer comme discours politique et stratégique pour la classe ouvrière ni pour le mouvement ouvrier.

Dans la deuxième phase de l'après-guerre, face à la lecture idéaliste et humaniste du marxisme menée par le PCI, un courant « hétérodoxe » avait

essayé de lire les œuvres de Marx comme des œuvres « scientifiques ». Le legs théorique de cette tradition, et notamment des travaux de Lucio Colletti, contribuera à produire une transformation radicale du rapport entre théorie et *praxis*. En 1959, Lucio Colletti et Mario Tronti présentent, lors d'un Séminaire, deux exposés complémentaires, le premier formulant, par le biais du concept d'« abstraction déterminée », les assises d'un discours marxien sur l'unité théorie-pratique, le second développant cette position théorique dans le cadre de la pratique politique menée par un chercheur-théoricien. Le défi lancé par Colletti consistait à vouloir sortir des impasses théoriques du marxisme économiste et idéaliste, le rôle de Tronti consistant à prendre politiquement en charge ces thèses théoriques :

Je trouve que le pire, pour ceux qui se positionnent dans le camp du marxisme, est justement d'opérer cette scission (...) entre théoriciens et chercheurs (...). Si *Le Capital* est à la fois une œuvre scientifique et un moment interne de l'action politique qui modifie la réalité objective, on pourrait également affirmer que la Révolution d'Octobre elle-même ou la Commune de Paris représentent à la fois un grand processus pratique et une puissante découverte théorique<sup>1</sup>.

Ces lignes ont été écrites en 1959 ; cette « puissante découverte théorique » doit être trouvée et pratiquée dans les usines, dans l'organisation de l'ouvrier-masse, ce que le groupe naissant des *Quaderni Rossi* se donnera comme tâche.

Dans l'éditorial du deuxième numéro des *Quaderni rossi*, Tronti fonde son discours sur le rôle du mouvement ouvrier par rapport au développement capitaliste. Ses efforts visent une « radicalisation ouvrière » du parti et le refus par les syndicats de collaborer aux politiques de planification capitaliste. La situation politique italienne au début des années 1960 témoigne d'une puissante offensive capitaliste : la planification économique, dont la forme gouvernementale est représentée par les gouvernements de centre-gauche, est au cœur du développement capitaliste. Le PCI, se voulant « parti populaire » (*partito di popolo*), est impuissant face à cette offensive. Une révision radicale s'impose, concernant l'analyse du capitalisme italien, interprété traditionnellement comme un capitalisme arriéré. Dans cette conjoncture, l'opéraïsme essaye de redécouvrir Marx comme auteur du *Capital* en l'opposant aux « idéologies marxistes ». Cette position aurait dû se soutenir avec une action pratique-politique sur la Classe et sur le mouvement ouvrier :

---

<sup>1</sup> Mario Tronti, « A proposito di marxismo e sociologia », exposé au Séminaire *Marxismo e sociologia* (Rome, Istituto Gramsci, 13-19 avril 1959), in Giuseppe Trotta et Fabio Milana (éd.), *L'operaismo degli anni Sessanta*, Rome DeriveApprodi, 2008, p. 79.

il fallait repérer dans les luttes de la classe ouvrière cette « puissante découverte théorique » qui aurait permis le bon fonctionnement des « abstractions déterminées » de la théorie. Sur ce point, avant même la parution du deuxième numéro des *Quaderni rossi*, les premiers différends entre le groupe des « interventionnistes » de Rome et celui des « sociologues » turinois commencèrent à se manifester.

Au cours du mois de juin 1962, on assiste à l'émergence d'un grand cycle de mobilisation après le long silence qui avait suivi la défaite de la FIOM<sup>2</sup> dans les années 1950. Le 26 juin, après une série de grèves de masse, la FIAT eut recours à la *serrata*<sup>3</sup>, et, l'après-midi du 7 juillet, une manifestation organisée par les syndicalistes devint un véritable assaut contre le siège de l'organisation syndicale UIL (la célèbre « révolte de Piazza Statuto »). Entre le 6 et le 7 juillet, les *Quaderni Rossi* distribuent leur premier tract « politique », en se présentant pour la première fois comme un sujet politique autonome.

À la veille de la parution du troisième numéro des *Quaderni*, les positions du groupe interventionniste romain deviennent de plus en plus explicites. Tronti informe Panzieri de son intention de concentrer les efforts politiques du groupe

en un point *particulier* qui serait par la suite susceptible d'une généralisation immédiate. Frapper un point névralgique du système, *un seul point*, où le niveau [du développement] du capital et le niveau ouvrier [de conflictualité] s'affrontent sous une forme classique (...). Un tel point ne peut être que FIAT<sup>4</sup>.

La revendication d'un « droit à l'expérimentation » est explicite dans la partie finale de l'article de Tronti prévu pour le troisième numéro des *Quaderni Rossi*. Il centre son discours sur le rapport entre théorie et pratique envisagé comme un rapport qui devrait opérer dans les deux directions, et il souligne le caractère crucial de l'usine comme site décisif pour la découverte d'une organisation politique inédite de la classe ouvrière.

La rupture définitive entre les deux courants des *Quaderni rossi*, le courant interventionniste et le courant sociologique, n'aura lieu qu'à la fin de l'été 1963, lorsque les possibilités d'une synthèse politique seront complètement épuisées. L'article « Il piano del capitale », écrit depuis des

---

<sup>2</sup> L'organisation des ouvriers de l'industrie métallurgique, branche interne de la CGIL, le syndicat proche du PCI. [N. d. T.].

<sup>3</sup> Fermeture patronale de l'usine ; angl. *Lock out* [N. d. T.].

<sup>4</sup> Mario Tronti, lettre à Raniero Panzieri, 9 janvier 1963, in *L'operaismo degli anni Sessanta*, op. cit., p. 258-259.

mois et prévu comme éditorial du troisième numéro, sera publié en deuxième article du volume, précédé par un texte signé Q.R., écrit par Vittorio Rieser et Panzieri, et qui contient une prise de distance vis-à-vis de plusieurs positions de Tronti.

À la fin du mois de mai, Tronti expose lors d'une réunion du groupe de Rome les considérations suivantes : le pivot autour duquel tout le discours s'organise est la réflexion sur l'autonomie de la classe vis-à-vis du capital, c'est-à-dire l'hypothèse d'une antériorité de la classe ouvrière par rapport à celle des capitalistes, et des luttes ouvrières par rapport au développement capitaliste. Par le biais de cette généalogie « renversée » de la société moderne, Tronti met en question le concept de « révolution bourgeoise », en affirmant que « ce n'est qu'au niveau propre de la classe ouvrière qu'on pourra parler, dans un sens spécifique, de révolution, de rupture révolutionnaire »<sup>5</sup>. L'accumulation qui caractérise la classe ouvrière n'est aucunement une accumulation économique (à l'instar de celle qui serait propre à la classe bourgeoise), mais toujours déjà une accumulation politique, de revendications politiques, de formes de lutte politique, comme, par exemple, le « refus de collaborer au développement ». Le caractère entièrement politique de la montée en puissance de la classe ouvrière est considéré du point de vue de la fragilité de ses acquis : d'un côté, à cause du passage au moment organisationnel, toujours précaire dans ses formes mais incontournable dans les faits ; de l'autre, à cause de l'aléatoire immanent à cette sorte d'accumulation politique. La scène stratégique pour la classe, selon cette analyse trontienne, consiste dans les données suivantes : organisation politique et refus de collaboration au plan du capital dans l'immédiat, mais de façon à envisager un avenir possible où « il y aura une organisation efficace de la classe ouvrière qui, loin de se limiter à avancer certaines revendications, refusera ce que le capital lui demandera »<sup>6</sup>. Donc, « au moment où aura lieu le refus de la classe ouvrière de se faire médiatrice du développement du capitalisme, à ce moment-là toute la machine économique sera arrêtée »<sup>7</sup>. Telle est la formule de la Révolution en Occident, dans les sociétés du capitalisme avancé, où le plan politique de la classe ouvrière est à la hauteur du plan du capital. Le passage des *Quaderni rossi* à *classe operaia* est la condition du passage de ces « premières hypothèses » à « une expérimentation politique d'un genre nouveau ».

---

<sup>5</sup> Mario Tronti, « La rivoluzione copernicana », transcription du procès-verbal de la réunion du 27 mai 1963, in *L'operaismo degli anni Sessanta*, op. cit., p. 291.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 294.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 295.

Le tournant du printemps 1963 conduit à la scission de l'année suivante. Tronti renforce en fait l'axe Rome-Padoue en créant « *classe operaia : mensile politico degli operai in lotta* » (*classe ouvrière : mensuel politique des ouvriers en lutte*). Dès l'automne de la même année, est élaboré un projet organique concernant les trois premiers numéros : le premier doit porter sur les luttes ouvrières à l'intérieur du développement capitaliste, le deuxième sur la situation internationale, le troisième sur la centralité ouvrière et la question des alliances. Notamment dans l'éditorial du premier numéro, « Lenin in Inghilterra » (« Lénine en Angleterre »), Tronti focalise son discours sur la maturation politique de la classe ouvrière. En assumant la figure de la classe ouvrière comme sujet potentiellement conscient de ses objectifs politiques, il marque une différence entre tactique et stratégie dans la gestion des luttes : « L'horizon stratégique doit consister dans la capacité politique d'imposer habilement le réformisme au capital tout en l'utilisant brutalement en vue de la révolution ouvrière », alors que

la position tactique [...] est et doit nécessairement être moins claire et, disons-le, plus subtilement ambiguë [...] car les deux réformismes, celui du capital et celui du mouvement ouvrier, s'ils devraient bien sûr se rencontrer, ne devraient le faire que suite à l'initiative ouvrière ; quand donc l'initiative, comme c'est le cas aujourd'hui, vient toute du côté capitaliste, l'intérêt ouvrier est de garder ces deux réformismes distincts.

Après les trois premiers numéros le groupe de *classe operaia* se trouve dans la nécessité de tracer une nouvelle ligne qui prenne la mesure de la prolongation de la phase conjoncturelle ainsi que du profil bas dont fait preuve le réformisme en Italie. Avec l'éditorial du numéro 4-5, « Vecchia tattica per una nuova strategia » (« Vieille tactique pour une stratégie nouvelle »), ainsi qu'avec le séminaire organisé à Piombino entre le 1 et le 3 mai 1964, on peut parler d'une première mutation par rapport aux coordonnées fixées dans « Lenin in Inghilterra » : la passivité ouvrière poussant stratégiquement l'adversaire à la cohérence ne paraît plus une forme de lutte adaptée à une conjoncture où l'initiative est du côté du capital ; elle doit donc se transformer en lutte ouverte, non pas dans le but de gagner des combats qui de toute façon ne seraient en rien décisifs, mais afin d'augmenter l'accumulation de force politique et organisationnelle de classe. L'appel est à « la formation d'un réseau entièrement nouveau, un réseau autonome de dirigeants politiques »<sup>8</sup>,

---

<sup>8</sup> Mario Tronti, « Relazione al convegno di Piombino », in *L'operaismo degli anni Sessanta*, op. cit., p. 381 et p. 383.

capables de rendre inattaquable le discours de *classe operaia*, non seulement du point de vue théorique mais également politique.

On arrive ainsi, après deux numéros parus au cours de l'été, tous deux centrés sur la question de « L'Intervento politico nelle lotte » (« L'Intervention politique dans les luttes »), au tournant de septembre 1964, avec l'éditorial du numéro 8-9 « 1905 in Italia » :

On a qualifié d'"ambigu" le rapport actuel entre la classe et ses organisations traditionnelles, entre classe ouvrière et mouvement ouvrier. *Cette ambiguïté doit être dépassée.* Un discours direct sur les conditions du mouvement ouvrier en Italie est désormais mûr, en Italie, au niveau de la classe<sup>9</sup>.

Le tournant « imposé » par Tronti à *classe operaia* se fonde sur le constat de l'échec de la courte période d'intervention directe dans les luttes, et sur la prise de conscience fondamentale du fait que la classe ouvrière « ne rompt pas vraiment le lien avec la vieille organisation politique tant qu'elle ne voit ni touche l'organisation nouvelle, nouvelle et alternative »<sup>10</sup>. Le sens de « 1905 in Italia » repose donc entièrement sur la tentative de susciter les processus « constituants » d'une nouvelle ligne politique à l'intérieur du PCI, dans une situation de lutte aiguë et de révolte ouvrière.

Le discours sur le parti, dans les numéros qui suivront, se développe à partir d'une prise d'acte fondamentale :

Le canal de communication entre la classe et le parti, entre lieu de production, cadres moyens et direction du parti, *est un canal pratiquement bloqué* □...□ D'où un enseignement qui a pour nous une certaine importance □...□ la disponibilité ouvrière à la lutte contre les patrons ne correspond guère à, ni se double de, une □...□ *disponibilité ouvrière aux luttes vis-à-vis du et dans le parti*<sup>11</sup>.

Il s'agit en somme de reconnaître la présence d'« un certain type de passivité ouvrière en ce qui concerne les questions d'organisation politique »<sup>12</sup>. Un tel projet doit donc venir de l'extérieur, et un tel rôle ne peut être joué que « par une organisation politique déjà existante, et par le parti lié à la classe en tant que telle »<sup>13</sup>. C'est à partir de ce moment que Tronti parle

---

<sup>9</sup> Mario Tronti, « 1905 in Italia », in *classe operaia*, n° 8-9, septembre 1964, p. 15.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>11</sup> Mario Tronti, « Il partito in fabbrica », *op. cit.*, p. 468-469.

<sup>12</sup> Mario Tronti, Discours tenu à la conférence du 14 avril 1965 au théâtre Gobetti, maintenant édité avec le titre « Il partito in fabbrica », in *L'operaismo degli anni Sessanta*, *op. cit.*, p. 469.

<sup>13</sup> *Ibid.*.

ouvertement du « parti dans l'usine » comme du « PCI dans l'usine ». C'est également le début d'une réflexion sur l'inefficacité de la politique des « petits groupes » face aux objectifs politiques plus généraux. Tronti prend conscience de l'absence quasi totale d'influence, sur le plan politique, du groupe de *classe operaia*, et commence à réfléchir sur la forme politique la plus apte à une lutte de longue durée. Entre-temps, le tournant à propos du parti commence à rencontrer une opposition grandissante à l'intérieur de *classe operaia*. Le désaccord sur ce point, grandissant au fur et à mesure qu'il s'éclaircit politiquement, fait que les chemins des protagonistes de *classe operaia* se séparent progressivement. Les interventions de Tronti lui-même, à partir du premier numéro de 1965, paraissent de plus en plus axées sur l'analyse des « occasions manquées » plutôt que sur les occasions réelles de réactivation. Après une période de blocage, le numéro qui relance la revue apparaît ainsi sensiblement différent des précédents. Ne visant plus la formation de « cadres ouvriers », le journal s'adresse à présent surtout aux cadres du parti communiste et à sa direction, cessant d'être un centre organisationnel pour devenir un périodique politico-culturel. Les deux derniers numéros de *classe operaia* datent ainsi d'octobre 1966 et de mars 1967.

L'expérience de l'opéraïsme *politique* – on l'a dit – témoigne avant tout d'un échec politique, celui de la tentative de remettre au centre de l'action du PCI l'intérêt de classe ouvrier en tant qu'intérêt politique. Cet échec aura de lourdes conséquences sur l'histoire des partis de gauche en Italie. Le PCI a fait au cours de cette période sa première expérience de « contention » des groupes politiques évoluant à sa gauche : il ne fera, à partir de la fin des années 1960 et pendant toute la décennie 1970, que répéter une partition largement rédigée au cours de ces années.

Un des enseignements fondamentaux de l'expérience que l'on vient de décrire consiste dans le refus de l'aventure minoritaire. Les résurgences posthumes du *discours* opéraïste, si elles représentent un acquis fort et important de la gauche critique, ne suffisent pas, à elles seules, à rendre compte d'une telle expérience, en particulier en ce qui concerne sa trajectoire politique ici résumée. Une fois pris acte des divisions et des différents chemins empruntés par ses protagonistes, on reconnaît néanmoins un noyau dur dans la pensée comme dans l'action du groupe né dans les *Quaderni Rossi* et passé ensuite dans *classe operaia*. Et ce noyau peut être situé dans la tentative de concevoir un *radicalisme* qui serait à l'opposé de tout *vellétarisme*. L'opéraïsme *politique* peut donc se révéler utile afin de ne pas mesurer les prises de position politiques par le prisme biaisé de l'opposition entre radicalisme-minoritarisme-extrémisme d'un côté et compromis-généralité-



modératisme de l'autre : la leçon dont il serait porteur consisterait au contraire à reconnaître dans cette fausse alternative un spectre, déformé par le plan du Capital, imposant la fausse alternative entre témoignage dans la pureté et compromission dans la complicité. La vraie action politique bouleverse cette fausse alternative, non pas au moyen du compromis, mais en repérant le noyau fécond d'un terme dans son contraire supposé. Tout ceci suppose cependant l'existence d'un sujet avec une pensée forte, ambitieuse, un sujet qui occupe une place centrale dans le mécanisme économique. Un sujet dont le statut est peut-être uniquement celui d'une *tendance*, d'un *forçage*, voire d'une *allusion*, car ses conditions de possibilité se constituent également dans le développement qui en dérive.

On peut également remarquer comment l'opéraïsme *politique* renvoie à une constante dans les phases de mobilisation sociale, non seulement des mobilisations ouvrières mais aussi d'expériences différentes, jusqu'aux mouvements de ce début de siècle, rompant avec la narration hégémonique et mettant en crise le cours normal des rapports de domination. Cette constante consiste dans la découverte toujours *tardive* du moment proprement *politique*. Privées d'une théorie *politique* des luttes, depuis 1917 jusqu'à aujourd'hui, les mobilisations les plus diverses semblent en fait avoir toujours suivi un scénario similaire : phase aiguë du conflit, perspective stratégique d'un renversement des rapports de force, compréhension de l'inefficacité politique des mobilisations, production d'un discours sur la relance politique mais qui reste désormais extérieure à tout ce développement. L'expérience de *classe operaia* est en ce sens l'une des plus claires et conséquentes, dans la mesure où la prise de conscience des limites politiques de son intervention, quoique imposée presque de manière « décisioniste », eut lieu assez tôt. Ce qui ne l'empêchera pas d'échouer – comme on l'a vu – mais d'échouer en atteignant l'un des points les plus hauts jamais atteints par un groupe organisé de la conscience du problème que pose l'organisation dans le contexte post-léniniste.

(Traduit de l'italien par A. Cavazzini et L. Boni)